

La renaissance de la vie intellectuelle et la formation universitaire ou l'ouverture disciplinaire n'est-elle au mieux qu'un compromis?

Aline Fortin

Volume 15, Number 2, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/900633ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/900633ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (print)

1705-0065 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, A. (1989). La renaissance de la vie intellectuelle et la formation universitaire ou l'ouverture disciplinaire n'est-elle au mieux qu'un compromis? *Revue des sciences de l'éducation*, 15(2), 291–295.
<https://doi.org/10.7202/900633ar>

Document

La renaissance de la vie intellectuelle et la formation universitaire ou l'ouverture disciplinaire n'est-elle au mieux qu'un compromis?

Ayant occupé durant plus de sept ans un poste de cadre au Rectorat de l'Université de Montréal où l'essentiel de mon travail avait trait aux programmes d'études, j'ai été directement impliquée dans les efforts entrepris ces dernières années pour y promouvoir l'ouverture disciplinaire. Je me suis heurtée, fréquemment alors, à la difficulté de définir cette caractéristique de façon positive. Il est, en effet, beaucoup plus facile d'en faire l'opposé de la spécialisation et de dire ce qu'elle n'est pas, d'identifier, dans la pratique, combien une formation disciplinaire donnée fait peu de place aux autres domaines du savoir et peut engendrer ignorance, voire mépris, pour tout ce qui se situe en dehors de ses frontières.

Il s'agit là, à mon avis, du symptôme le plus important et le plus significatif de l'impasse dans laquelle se retrouve présentement l'université. Si l'absence de consensus sur le remède approprié au mal que l'on s'entend généralement à déplorer explique l'inaction relative du monde universitaire, elle tient aussi à la nature même du problème de l'ouverture disciplinaire. Celui-ci n'existe, en effet, que parce que la vie intellectuelle occidentale est entièrement dominée par une conception de son activité, calquée sur l'organisation industrielle et qui a rendu périmée la notion de «culture», au sens d'une tradition de pensée unifiée, orientée vers la quête du savoir, du bien et de la beauté. Par voie de conséquence, elle a aussi rangé parmi les utopies, la formation générale comme objectif de l'éducation postsecondaire.

Que la vie intellectuelle se soit modelée sur la chaîne de montage n'est peut-être pas évident. La première partie de ce texte prétend en faire la démonstration alors que la deuxième examinera les répercussions de ce phénomène sur la formation universitaire. La troisième et dernière partie exposera comment les universités pourraient former de véritables penseurs plutôt que des techniciens du savoir.¹

Le taylorisme et la culture

À la fin du siècle dernier, un ingénieur comme Frédéric W. Taylor se consacrait à l'étude minutieuse du temps et des mouvements requis pour la fabri-

cation de certains produits. L'idée en soi, ingénieuse, était d'identifier les gestes corrects, de les organiser en séquences appropriées et de déterminer une cadence d'exécution. On était ainsi en mesure d'augmenter le rendement en répartissant les tâches entre les ouvriers que l'on pouvait dorénavant former pour qu'ils travaillent efficacement et sans fatigue excessive. C'est de là que nous est venue cette fragmentation du travail en usine dont l'exemple le plus connu est la chaîne de montage de l'industrie automobile. Cette conception mécaniste était pourtant plus humaine qu'il n'y paraît à première vue, car elle accordait à l'homme un traitement au moins équivalent à celui de la machine que l'on avait appris à ne pas endommager ou user prématurément, par une utilisation excessive.

Le taylorisme — connu aussi sous les vocables de *human engineering* et de management scientifique — ne s'est pas longtemps confiné à l'usine: il a, entre autres territoires, totalement envahi celui de la pensée occidentale et constitue une des sources de marasme de la formation universitaire. Une telle hypothèse surprendra probablement. La description de cette invasion dans la citation traduite et abrégée qui suit convaincra, je l'espère, le lecteur sceptique qu'elle mérite réflexion.

Le Système Industriel comporte un aspect humain, la Division du Travail et un autre qui ne l'est pas, l'application de la pensée scientifique occidentale moderne à l'environnement physique de l'humanité. Son mode de fonctionnement consiste à maintenir, au maximum de sa capacité, une production incessante de ces biens que l'on peut fabriquer, à partir de matériaux bruts, grâce au travail coordonné de plusieurs être humains. Durant le dernier demi-siècle, la pensée occidentale a modelé non seulement ses théories mais sa pratique même, sur ces caractéristiques du Système Industriel.

Durant mon enfance, je séjournais de temps à autre chez un distingué professeur, spécialiste de l'une des sciences physiques. Je me rappelle son cabinet de travail et comment, sur les rayons qui couvraient les murs, les volumes changeaient d'une visite à l'autre. Quand je vis la pièce pour la première fois, plusieurs étaient remplis d'œuvres littéraires, d'ouvrages scientifiques généraux et de traités de cette branche particulière de la science dans laquelle mon hôte était expert. Au fil des ans, ces rayons furent envahis, l'un après l'autre, par l'avance inexorable d'une demi-douzaine de périodiques spécialisés — volumes rebutants, aux reliures rébarbatives, rassemblant chacun plusieurs monographies d'auteurs différents. Ces livres n'étaient pas des livres, au sens littéraire du terme, puisque dénués d'unité de contenu et, à plus forte raison, de relation entre les monographies, si ce n'est ce lien ténu d'avoir toutes quelque chose à voir avec la branche scientifique en question. Les livres avaient battu en retraite devant l'avance des périodiques. Je les ai retrouvés plus tard, au grenier. Là, les poèmes de Shelley et *L'origine des espèces*, jetés ensemble en un commun exil, partageaient des tablettes de fabrication grossière avec des microbes conservés *in vitro* dans des bocaux de verre. (...) Ces périodiques, c'était le Système

Industriel «*in book form*» avec sa Division du Travail et sa production soutenue d'articles manufacturés mécaniquement, à partir de données brutes. (Toynbee, 1934, p. 2)

Ce texte ne figure pas dans les nombreux écrits récents dénonçant les méfaits de la spécialisation. Il ne date ni des années 70, ni même des années 60. Il a été publié pour la première fois en 1934 et, si la citation avait été plus longue, le lecteur aurait découvert que la transformation de la bibliothèque décrite par l'auteur se déroulait au tournant du siècle. Que penserait Arnold Toynbee, — ce grand historien — s'il visitait aujourd'hui nos bibliothèques universitaires?

Penseurs ou techniciens intellectuels?

Le monde occidental a remplacé le savoir et l'art, devenus d'ailleurs symptomatiquement étrangers l'un à l'autre, par une multitude toujours croissante de disciplines, de sous-disciplines et de spécialités à l'intérieur de celles-ci. La véritable pensée n'a-t-elle pas elle-même été détruite par un foisonnement de procédés de travail intellectuel de plus en plus précis et conséquemment de plus en plus limités? Tout cela a engendré une division toujours plus fine du travail entre les intellectuels et, par voie de conséquence, des formations universitaires compartimentées et étanches. Quoi de plus normal puisque les multiples catégories de travailleurs intellectuels sont voués dorénavant à des tâches si peu comparables!

En bref — et en exagérant un peu, mais si peu — l'Université forme maintenant des techniciens destinés à des travaux intellectuels sans doute, mais des techniciens tout de même! Est-ce bien là son rôle et surtout n'est-il pas grand temps de renverser la vapeur? de recréer une véritable vie intellectuelle et d'offrir aux jeunes et aux moins jeunes, une initiation à cette aventure proprement humaine que nous sommes en train de laisser collectivement sombrer dans l'oubli?

J'entends déjà les objections. Je ne les connais que trop bien: du réalisme dont il faut faire preuve, jusqu'à la nécessité d'une formation très poussée — entendre très spécialisée — pour assurer le maintien et le progrès de la recherche scientifique! Soit dit en passant, j'éprouve, et pour cause, beaucoup de sympathie et d'admiration pour tous ceux, administrateurs universitaires et autres qui, pris dans l'enchevêtrement des considérations pragmatiques de tous ordres — il faut bien que quelques-uns s'en préoccupent — n'en tentent pas moins de promouvoir des mesures propres à améliorer quelque peu la situation. Loin de moi l'intention de dénigrer leurs efforts et je serais désolée que mes propos soient interprétés ainsi.

Il est cependant important de s'arrêter, à l'occasion, afin de poser les véritables questions de fond. Est-il utile, voire possible de réconcilier, d'équilibrer ou d'harmoniser la formation générale? Ne devrions-nous pas opter résolument pour un défi beaucoup plus gigantesque mais aussi autrement plus valable? Celui de redonner à la pensée, à la vie de l'esprit et à la culture, une réalité véritable dans le monde occidental d'aujourd'hui.

Et si l'université ressuscitait la pensée...

À l'appui de cette thèse, j'aimerais suggérer deux pistes de réflexion. La première prendra la forme d'une question et, bien sûr, de quelques éléments de réponse. Quelle proportion des emplois — je préférerais dire des fonctions sociales remplies par les diplômés universitaires — requiert véritablement une formation spécialisée, au sens où la compréhension des problèmes qui concernent cette fonction et des méthodes de travail auxquelles elle fait appel, sont **présentement** l'objet d'un programme universitaire spécialisé? Je n'ai pas fait de recherche, mais je parierais que les fonctions de «généraliste» constituent une écrasante majorité, si l'on y regarde de près; ou, plus justement, si l'on met de côté ces conceptions préétablies qui lient souvent, sans motif autre qu'une certaine tradition, telle fonction à telle formation spécialisée ou qui, pire encore, nous rendent indifférents, à moins d'y être impliqués, aux luttes territoriales des spécialistes qui tentent d'annexer tout problème humain dont la tradition n'a pas encore établi la «nationalité» disciplinaire.

Quoi qu'il en soit, il semble bien démontré qu'au Canada, «la plupart des diplômés universitaires oeuvrent dans des domaines autres que celui de leur spécialisation initiale» (Université de Montréal, 1985). À supposer que cette dernière leur soit encore utile, la formation universitaire n'en a pas moins joué alors, de façon restreinte, le rôle de préparation au marché du travail qu'on lui assigne maintenant de façon quasi indiscutable. Peut-être devrait-on commencer à en discuter. L'Université se doit-elle de fournir à la société une main d'oeuvre «finie», au sens où l'on parle de produit fini? Est-elle la mieux placée pour le faire? En est-elle tout simplement capable? Et est-il souhaitable qu'elle le soit ou le devienne? Je me permets de proposer que la réponse à toutes ces questions est négative. Que l'Université a mieux à faire en offrant à ceux qui la fréquentent une véritable culture. Que telle est l'assise nécessaire, non seulement à une renaissance de la pensée et de la vie intellectuelle occidentales, mais aussi à la formation même de citoyens compétents face aux tâches diverses qui les attendent.

La deuxième piste de réflexion nous ramène au monde industriel: vaincre la complexité par la simplification et la fragmentation s'y est avéré un échec. Ne pouvant plus se cacher la détérioration importante du «capital humain» engendrée par le «travail en miettes», il a conçu des modes d'organisation différents pour redonner au travail, son sens et sa complexité.

Le taylorisme n'est pas encore disparu, tout le monde le sait, mais il semble battre en retraite dans ces domaines mêmes où il avait connu ses plus grandes heures de gloire. L'Université ne pourrait-elle, par exemple, s'inspirer de l'industrie automobile qui a remplacé la chaîne de montage, dans certaines de ses nouvelles usines, par la constitution d'équipes responsables d'un segment important de la production? Dans ces équipes, le travail a repris un sens parce qu'il n'est ni insignifiant, ni dénué de lien avec celui des autres. Le travailleur voit

comment il contribue à la réalisation globale. Il n'est plus astreint à la répétition sans fin d'une tâche simpliste et ennuyeuse. Encouragé, au contraire, à maîtriser le plus grand nombre d'opérations possible, il partage le travail avec ses coéquipiers, en tenant compte de ses talents, de ses intérêts aussi bien que des leurs. Le produit, l'automobile, est de meilleure qualité; le coût de production, un peu élevé peut-être; — l'humanisation a, semble-t-il, son prix, — le fabricant, pour sa part, en a retiré un prestige certain qui n'a pas nui, loin de là, à son image de marque.

Il me paraît tout à fait possible, quoique pas nécessairement facile, de repenser la formation universitaire de premier cycle, à la lumière de ces innovations dans la production automobile. On pourrait constituer des équipes professorales et des programmes dont l'objectif serait de cerner, pour le faire comprendre et le développer, un très large segment de l'activité intellectuelle. Ces équipes seraient multi-disciplinaires non pas comme on l'entend maintenant — c'est-à-dire formées de spécialistes aux formations aussi différentes qu'étroitement spécialisées —, mais parce que chacun chercherait, dans la mesure de ses talents et de ses intérêts, à y acquérir le savoir et le savoir-faire de ses collègues et à l'intégrer à son bagage propre. Composées de professeurs partiellement interchangeable, mais conservant paradoxalement une forte dose d'individualité et d'originalité, ces équipes seraient capables d'entreprendre collectivement la difficile tâche de donner à leurs étudiants, une véritable initiation à la vie de l'esprit et du goût pour poursuivre cette activité proprement humaine durant toute leur existence, quelle que soit la carrière particulière à laquelle ils se consacrent. Ce serait là une stratégie qui permettrait — il en existe vraisemblablement d'autres — de déloger la spécialisation, cette forme qu'a prise le taylorisme dans le monde de la pensée, mais le voulons-nous vraiment? Sommes-nous aussi convaincus que le sont certains industriels de ses effets déshumanisants? C'est là que se situe, selon moi, le coeur du problème.

Aline Fortin

NOTE

1. Texte de l'exposé présenté au Congrès international de l'A.I.P.U., Montréal, 25 mai 1988.

RÉFÉRENCES

Toynbee, A., *A study of history*, Londres: Oxford University Press, vol. 1, 1934.

Université de Montréal, *Pour un meilleur enseignement de premier cycle à l'Université de Montréal*, Document soumis à la Commission des études par la Sous-commission du premier cycle, 1985.